

Philippe Blasband est né à Téhéran en 1964. Après avoir vécu en Angleterre, aux Etats-Unis et en Iran, il s'établit définitivement en Belgique en 1979. Élève à l'IAD et à l'INSAS. Monteur cinéma de formation, il a écrit des scénarios et des pièces de théâtre. Il reçoit le prix Rossel en 1990, pour son premier roman, *De cendres et de fumées*.



Photo: N. Bellin/AMI

**Du même auteur :**

*De cendres et de fumées*  
roman, Gallimard, 1990.

*L'effet cathédrale*  
roman, Gallimard, 1994.

*Max et Minnie*  
roman, Gallimard, 1997.

*Le livre des Rabinovitch*  
roman, Le Castor Astral, 1998.

*Quand j'étais sumo*  
nouvelles, Le Castor Astral, 2000.



## Quand j'étais sumo

*Philippe Blasband*



# **Quand j'étais sumo**

*Philippe Blaband*

Une nouvelle parue chez  
Escales du Nord — Le Castor Astral

*Avec l'aimable autorisation de l'éditeur.*

**J'** ai toujours eu des problèmes de poids. Jusqu'à ma puberté, j'étais trop maigre ; la nourriture me dégoûtait ; mes genoux étaient plus larges que mes cuisses ; ma mâchoire saillait. Au moment où j'écris ces lignes, j'essaie de perdre une dizaine de kilos que j'ai en trop et cela m'obsède plus que cela ne devrait. Je fais des régimes absurdes et déprimants. Je m'angoisse tellement que je compense en mangeant mal et trop. Mais à aucune période de ma vie, la nourriture n'a été aussi présente, manger n'a été autant une obsession que quand j'étais sumo.

Je pesais cent-vingt kilos, ce qui n'était pas fameux. Je mangeais pourtant six fois par jour, avec d'abord, comme base, une sorte de riz au lait très sucré, dopé aux farines pour bébé, ensuite des steaks, du saucisson, des gâteaux crémeux, des pâtes fraîches fourrées, du poisson gras et de préférence cru, du lait complet, des pommes de terre rissolées, des bananes et, pour arroser le tout, des boissons à base de yaourt, dough, ayran ou lahssi, alternativement sucré ou salé.

Le sumo occupait toute ma vie. Je me levais à cinq heures trente et courais une dizaine de kilomètres avec, aux pieds, des souliers lestés de plomb. Je faisais deux heures de musculation le matin et une heure le soir. Parfois, je nageais, ou je jouais au badminton.

Le reste du temps je m'entraînais. J'étais devenu champion de l'éphémère heya d'Europe de l'ouest, ce qui n'était pas trop compliqué : nous n'étions qu'une dizaine, dont seulement trois minaraïs, et un seul makushita : moi-même. J'allais partir au Japon pour gagner un tournoi, passer jûryô, et devenir le premier sumo professionnel blanc, le premier jûryô à moitié juif, à moitié iranien, le premier jûryô à devoir s'épiler les fesses toutes les deux semaines.

Quand il était soûl, Ké répétait souvent : " Au Japon, tu vas les écraser ! " Il avait une revanche à prendre sur le Japon, sans que je sache exactement pourquoi.

Son prénom était Kézaburo et, en Europe tout au moins, on l'appelait Ké. Il était difficile de croire qu'un jour il avait été maegashira. Il était resté rond mais pas spécialement gros pour un homme de cinquante ans. Ses bajoues s'étaient même résorbées, creusant son visage et faisant saillir les pommettes. Il blaguait volontiers, vous tapait sur l'épaule, se moquait cruellement, avec un continuel sourire goguenard et féroce. Il entraînait parfois dans des rages inouïes ; ses gestes perdaient leur rigueur et leur sûreté et il tremblotait dans tous les sens, comme une hystérique de Charcot. Il



appréciait les bières artisanales, alors que les Occidentaux des milieux du sumo, tous japonisants à l'extrême, s'affichaient avec du saké. Même s'il ne correspondait absolument pas au cliché du Japonais, Ké, lui, n'avait pas besoin de jouer au Japonais : chaque inflexion de sa voix, chacun de ses gestes, chaque attitude transpiraient le Japon, jusque dans son mépris de ce pays – ce qui est une façon, je présume, de l'aimer trop.

Pendant les entraînements, Ké me débitait le crédo classique : un combat, c'est un échange ; il faut, dans le combat, être le plus possible en accord avec son style ; avec soi-même ; et cetera. Mais je sentais, sous chacune de ses phrases, la phrase inverse qui affleurerait. Il voulait que j'humilie les Japonais, justement parce qu'eux allaient me mépriser dès le premier regard ; ils allaient considérer ma présence sur un dohyô comme un sacrilège, bien plus encore que celle des Hawaïens comme Konischiki ; et dans ces entraînements auxquels il m'astreignait, ces entraînements tellement violents que mes frères n'avaient jamais réussi à les regarder jusqu'au bout, ces gestes répétés jusqu'à devenir aussi naturels pour moi que marcher ou respirer, Ké m'insufflait la rage de vaincre. J'étais devenu une machine à gagner et, donc, une machine à perdre, car je n'avais aucune chance contre le moindre minarai japonais. Je le savais mais en même temps je n'osais jamais me l'avouer. Jamais je ne m'étais dit, mentalement : " Je ne peux que perdre au Japon ", tellement Ké, lui, semblait convaincu du contraire. Je ne sais pas comment les choses se seraient passées si, la veille de partir pour le tournoi, je ne l'avais pas rencontrée, elle. Je sortais d'un restaurant cambodgien, sur le square Lehmans. J'avais dîné avec deux autres minaraïs, un Italien et un Grec, des types plus grands que moi (je fais tout juste un mètre septante-huit, le minimum réglementaire) mais moins gros. Nous avons mangé plusieurs plats chacun, ri, bu, et parlé, principalement de sumo. Ils m'avaient assuré que j'allais gagner sans effort, m'avaient prédit une carrière fabuleuse, me voyant déjà ôzeki ou même yokosuwa.

Nous nous leurrions, évidemment. La heya du sumo européen ne fut qu'illusion collective, autosuggestion, rêve fou et déçu...

Vers dix heures et demie, les deux minaraïs étaient partis chacun de son côté. J'attendais un taxi devant la porte du restaurant et je pensais au voyage du lendemain. J'imaginai que l'avion s'écrase ou, pire peut-être, que je tombe malade et que je vomisse, ce qui me ferait perdre quelques kilos – jusqu'à ce que je me rende compte que ces craintes, ce n'était qu'un moyen pour ne pas ressentir mes vraies peurs : peur du Japon, peur des combats, peur de Ké et de ses réactions imprévisibles... J'entendis une voix

prononcer mon prénom. Mon cœur se serra : je reconnaissais cette voix. Je me tournai vers elle. Je la regardai s'approcher de son pas léger, presque dansé.

J'avais oublié sa pâleur et ses traits à la fois doux et acérés, comme un couteau oriental. Plus qu'au lycée, j'avais l'impression qu'à présent on devinait ses origines turques : une manière différente d'être blonde, moins éthérée, moins fade, sans ces reflets très légèrement verts ou rouges qui ternissent la plus belle blonde européenne. Pendant une grande partie de mon adolescence, je l'avais aimée, à fleur de peau, plus ou moins en secret. La revoir ranimait une douleur sourde et en même temps m'enchantait.

Elle m'examinait, impressionnée par mon corps énorme dans le costume Armani. Je lisais souvent cette appréhension dans les yeux des gens qui m'avaient connu avant que je sois sumo. Ma démarche souple atténuait l'impression de grosseur monstrueuse et pouvait même totalement l'annuler ; je fis quelques pas vers elle. Mais elle continuait à me regarder de biais, sourcils froncés, soupçonneuse, inquiète.

Tout l'amour torturé que j'avais jadis éprouvé pour cette fille me submergeait à nouveau et me dévastait. Les années avaient passé. Je n'étais plus l'adolescent fiévreux, romantique, qui croyait déchiffrer dans la moindre de ses hésitations, dans le battement de ses cils, dans ses sourires distraits, les marques d'un amour blessé, infini, muet car trop timide, envers moi. Maintenant je le voyais bien : aucune ambiguïté ne modifiait sa voix, aucun sous-entendu ; son regard était doux mais placide ; il n'y aurait décidément rien d'amoureux ou de sexuel entre nous deux. Elle ne m'aimait pas, ne m'avait jamais aimé, ne m'aimerait jamais. Mais dans son inquiétude, je sentais de l'affection pour moi. Même si elle ne m'avait pas vu depuis quelques années, elle me considérait encore comme un ami. C'était déjà beaucoup.

Le taxi arriva enfin. Je le renvoyai avec un gros pourboire. Je m'assis avec elle sur un des bancs du square. Elle me parla de ses études de comédienne, de ses parents, de nos amis communs, perdus de vue depuis le lycée. Elle enchaînait fiévreusement les phrases, comme pour éviter un autre sujet de conversation. Elle finit par se taire. Elle hésita, puis demanda, d'un ton faussement dégagé :

" Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

- Je suis sumo. "

Je me rendis compte que cette réponse était idiote. La seule chose qu'elle savait de moi, probablement, c'était cela, que j'étais sumo. J'ajoutai donc : " Je pars demain au Japon. "

Elle semblait de plus en plus inquiète et j'en sentais d'autant plus l'affection qu'elle me portait. C'est cette affec



